

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 19 NOVEMBRE 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Oasis merveilleuses, par Paul Herda de Croix.—Poésie : Novembre, par J. Archambault.—Chateaubriand et Veillot, par Grégoire le Solitaire.—Le serment, par L. de Saulnière.—Le Saint-Sépulcre.—Poésie : L'apparition, par S. Durantel.—Influence littéraire sous Charles X, par de Marchy.—A l'ombre du mystère, par Enéri.—Fragment de lettre, par J.-S. Blais.—Toilette de réception.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Jeux de dominos.—Devinettes.—Feuilleton.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Le Saint-Sépulcre à Jérusalem.—Le couvent des Carmélites à Montréal.—La case de Dreyfus et l'établissement des gardiens à l'Île-aux-Diables.—Scène de la vie des Champs (double page).—Gravure de mode.—Devinettes.—Jeu de dominos.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il y a quelques semaines une femme d'un âge très mûr, fardée, parfumée, enluminée, peinte, teinte, dans l'espoir de détruire le microbe de la cinquantaine qui la travaillait visiblement, se présenta au domicile d'un ministre protestant, escortée d'un jeune homme imberbe, à l'air assez niais, mais robuste, et demanda au pasteur s'il avait le temps de procéder à un mariage.

—Certainement, répondit, le clergyman, je suis prêt à officier. Les futurs n'ont qu'à se présenter avec les documents exigés par la loi.

—Voici les documents et nous sommes les parties intéressées.

—Vous !

Et son oeil allait de l'un à l'autre regardant avec stupéfaction ce couple étrange, mai et décembre, qui voulait s'unir par les liens du mariage.

—Vous ? mais, madame...

—Pardon, mademoiselle.

—Mademoiselle, votre âge vous permettrait d'être la grand'mère de cet enfant. Y avez-vous réfléchi ?

—Parfaitement, monsieur, mais là n'est pas la question. Voulez-vous nous marier, oui ou non ?

—Non. Pour se marier, il faut avoir toute sa raison et vous ne me semblez l'avoir ni l'un ni l'autre.

La vieille, maugréant, s'en alla suivie du jeune hébété qui ne voyait en elle qu'un sac d'écus représentant la douce perspective de vivre à ne rien faire, en attendant la mort de sa conjointe et, comme rien ne s'opposait à l'union, ils trouvèrent facilement à se marier quand même.

\*\*\* Si les tristes héros de cette lamentable aventure que je viens de citer étaient des protestants, il faut se bien garder d'y voir une question de religion ou de nationalité, car hélas, on voit malheureusement partout et trop souvent des unions de ce genre.

J'ai pris le cas où je l'ai trouvé, voilà tout, et la réflexion du pasteur m'a paru pleine de bon sens, mais les lois civiles et religieuses qui déterminent le minimum d'âge des personnes pouvant se marier, ont oublié d'en fixer le maximum, et c'est grand dommage.

Les mariages aussi disproportionnés que celui dont il est question ont presque toujours pour base une question d'argent, et les exceptions honorables, quand il s'agit, par exemple, pour un homme déjà âgé, de ne pas laisser éteindre son nom — sont très rares.

Les cas de vieilles filles riches épousant de pauvres diables, sans le sou mais jeunes, sont les plus fréquents et les plus laids, et l'on se demande souvent lequel des deux conjoints est le plus à blâmer, de celui qui achète ou de l'autre qui se vend.

Il semble cependant que la question soit facile à résoudre, car si l'on peut admettre que la vieille éprise de rage d'amour ait le cerveau légèrement endommagé, il n'en est pas de même d'un jeune homme, au printemps de la vie, qui a dû espérer épouser une jeune fille aux idées et aux couleurs fraîches.

La vieille fille en ce cas est proche parente de celle dont La Fontaine nous a si bien conté l'aventure :

Certaine fille un peu trop fière

Prétendait trouver un mari.

Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,

Point froid et point jaloux : notez ces deux points ci,

Cette fille voulait aussi

Qu'il eût du bien, de la naissance,

De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?

Le destin se montra soigneux de la pourvoir :

Il vint des partis d'importance,

La belle les trouva trop chétifs de moitié :

Qui ? Moi ! Quoi ! Ces gens-là ! L'on radote, je pense.

A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié !

Voyez un peu la belle espèce !

L'un n'avait en l'esprit mille délicatesse ;

L'autre avait le nez fait de cette façon-là :

C'était ceci, c'était cela.

C'était tout, car les précieuses

Font dessus tout, les dédaigneuses.

Après les bons partis, les médiocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. Ah ! vraiment, je suis bonne

De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis

Fort en peine de ma personne ;

.....

La belle se sut gré de tous ces sentiments.

L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.

Un an se passa, et deux, avec inquiétude ;

Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour

Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'Amour,

Puis ses traits choquer et déplaire ;

Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire

Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.

Les ruines d'une maison

Se peuvent réparer : que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage !

Sa préciosité changea lors de langage.

Son miroir lui disait : prenez vite un mari,

Je ne sais quel désir le lui disait aussi ;

Le désir peut loger chez une précieuse.

Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,

Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse

De rencontrer un malotru.

Point n'est besoin d'aller plus loin, c'est La Fontaine qui a trouvé le mot.

\*\*\* Et quelle peut-être l'existence d'un couple uni dans de pareilles conditions ?

Il faut absolument que l'un des deux éléments ait raison de l'autre. Est-ce la vieille qui redeviendra fraîche et avenante ou le jeune qui se rident, se courbera et arrivera à être vieux avant l'âge ?

Lequel sera l'esclave de l'autre, puisqu'il ne peut être question d'amour ?

En vérité, si nos lois sont bien mal faites, l'humanité est encore plus mal bâtie !

\*\*\* N'est-il pas assez étrange de voir que c'est justement au moment où l'empereur de Russie fait un appel à toutes les nations pour désarmer que l'on parle le plus de guerre et que l'on semble à la veille d'un conflit épouvantable ?

Je ne crois pas à la guerre, car elle serait terrible, mettrait probablement toute l'Europe en feu, et le pays qui la déclarerait endosserait une bien grande responsabilité.

Une guerre entre la France et l'Angleterre serait un grand malheur car, en dépit de ce que disent les Allemands, une alliance offensive et défensive des deux nations les plus civilisées et les plus éclairées du monde, serait la sauvegarde de la paix en Europe.

Il ne faut pas ajouter grande créance aux racontars des dépêches, car les organes principaux de la presse des deux pays sont beaucoup plus calmes que les petits journaux toujours avides de nouvelles à sensation qu'il s'agisse de guerre ou d'assassinats.

Ce n'est pas la première fois que des bruits de ce genre sont mis en circulation, mais toujours les hommes politiques de sang froid ont tempéré l'ardeur des chauvins trop exaltés des deux pays.

Néanmoins, comme il faut que les pires choses aient un résultat heureux pour quelques-uns, ce sont les courtiers de bourse qui, en ce moment, se frottent les mains et font des affaires d'or en exploitant les nouvelles qu'ils font circuler eux-mêmes.

Que leur importe, à eux, de semer l'inquiétude et de paralyser le commerce. Ce qu'ils veulent, c'est que les cours de la bourse haussent et baissent brusquement.

Ayons confiance et espérons que les liens d'amitié et d'intérêt qui unissent la France et l'Angleterre se resserreront bientôt plus solides que jamais.

Les meilleures unions ne sont-elles jamais exemptes de nuages ?

\*\*\* La guerre ! Il suffit de prononcer ce mot pour qu'aussitôt tous ceux qui aiment la France se rappellent la funeste journée du 15 juillet 1870, alors que la guerre fut décidée par la Chambre des députés et le Sénat, avec une légèreté qui semble aujourd'hui avoir été de la démence.

Les républicains seuls s'y opposèrent, mais ils furent écrasés par le nombre.

Le discours de Thiers est une des grandes pages de l'époque et malgré les insultes et les outrages dont il fut l'objet, il lutta jusqu'au bout.

Voici la fin de cette discussion célèbre, il est bon de relire ces lignes :

M. Thiers.—Si vous ne comprenez pas que, dans ce moment, je remplis un devoir, et le plus pénible de ma vie, je vous plains...

Oui, quant à moi, je suis tranquille pour ma mémoire ; je suis sûr de ce qui lui est réservé pour l'acte auquel je me livre en ce moment ; mais pour vous, je suis certain qu'il y aura des jours où vous regretterez votre précipitation.

M. Le Marquis de Piré.—Vous êtes la trompette antipatriotique du désastre. Allez à Coblenz !

M. Thiers.—Offensez-moi... insultez-moi... je suis prêt à tout subir pour défendre le sang de mes concitoyens, que vous êtes prêts à verser si imprudemment... Je souffre, croyez-le, d'avoir à parler ainsi.

M. Le Marquis de Piré.—C'est nous qui souffrons de vous entendre.

M. Thiers.—Lorsque je vois que, cédant à vos passions, vous ne voulez pas prendre un instant de réflexion, que vous ne voulez pas demander la connaissance des dépêches sur lesquelles votre jugement pourrait s'appuyer, je dis, messieurs, permettez-moi cette expression, que vous ne remplissez pas dans toute leur étendue les devoirs qui vous sont imposés.

M. Jérôme David.—Gardez vos leçons ; nous les récusions.